

ARTS & CULTURE

**BENJAMIN MILLEPIED,
CORPS ET ÂME**
P. 28

**LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DE BERTRAND BURGALAT**
P. 34

**MONTRE LE SON
LE THÉRÉMINÉ**
P. 35

**LA CHANCE
D'ATTEINDRE SES RÊVES**
P. 36

**LA POSSIBILITÉ
D'UNE CABANE**
P. 38

L'ART POUR RESENTIR
P. 46

**À LA RENVERSE,
LES CODES ONT CHANGÉ**
P. 48



Photo Laurent Paillier/Le Pictorium/MAXPPP



BENJAMIN MILLEPIED CORPS ET ÂME

Toujours en mouvement. Entre France et Californie, entre cinéma et scène, entre classique et contemporain, le chorégraphe français affirme ses convictions humanistes et artistiques. Avec un audacieux Carmen en salle et son Paris Dance Project, il fait de la danse un outil d'expression, de bien-être, mais aussi de confiance en soi.

Photo CAIT OPPERMANN/Trunkarchivie/PhotoSenso



Sil la danse est belle, c'est parce qu'elle porte la singularité de chaque expression humaine, quels que soient l'origine, le genre ou l'identité sexuelle. Le mouvement est une fenêtre de liberté incroyable pour le corps et le mental. En résulte une énergie si riche en scène, par laquelle chorégraphes ou danseurs peuvent saisir leur chance. Cette énergie se manifeste à Paris où Benjamin Millepied est revenu vivre avec enthousiasme pour se consacrer à un nouveau projet: le Paris Dance Project. Un incubateur de talents franciliens via un campus chorégraphique, programme d'éducation artistique et soutien de nouvelles initiatives. «Il faut donner des moyens et de la visibilité aux nouvelles générations, soutient-il. Je vais utiliser la danse comme outil d'expression, mais aussi de bien-être et de confiance en soi.» Le lendemain de notre entretien, Millepied commençait son travail avec la fondation des Apprentis d'Auteuil, qui prend en charge des enfants aux situations familiales fragilisées. «Avec les coupes budgétaires et des moyens de fonctionnement obsolètes, on a du mal à faire bouger les lignes, regrette-t-il. Il faut donc créer un nouveau modèle économique signifiant et pérenne! Le Paris Dance Project ne peut se contenter d'être un lieu qui invite et amène du public: sa programmation se tiendra largement hors les murs.»

Pousser les murs. Le leitmotiv du chorégraphe. Depuis son enfance, entre le Sénégal et Bordeaux, depuis les premiers pas enseignés par sa mère professeure de danse affranchie des carcans. Ce qui n'empêche guère son fils de briller dans une formation académique, d'abord au Conservatoire national supérieur de la musique et de la danse de Lyon, puis à la School of American Ballet de New York, rejointe en 1993. A 18 ans, le prodige est admis dans le corps de ballet du New York City Ballet. Il y danse George Balanchine ou Angelin Preljocaj. A peine étoilé, en 2002, il crée sa première chorégraphie, *Triple Duet*, est invité par le ballet Mariinsky, l'American Ballet Theatre ou le palais Garnier. En 2014, il en devient directeur de la danse. Entre-temps, il s'est illustré dans des projets d'envergure internationale, dont le film *Black Swan* de Darren Aronofsky. Il y rencontre sa future épouse, l'actrice Natalie Portman, ce qui vaut parfois à son corpus d'être réduit au terme de glamour. Cependant, Benjamin Millepied affirmait ses convictions humanistes bien avant l'explosion #MeToo. Son néoclassicisme formel s'allie à une quête de langages transversaux: «Je crois

1. Benjamin Millepied a rencontré Natalie Portman, sa future femme, en 2009 sur le tournage de *Black Swan*, de Darren Aronofsky.
2. Le chorégraphe français revêt en 2021 la casquette de réalisateur pour *Carmen* près de Broken Hill en Australie.
3. Le chorégraphe et sa compagnie le L.A. Dance Project le 28 juillet 2022 à Lyon, aux arènes de Fourvière, pendant les répétitions de *Roméo et Juliette*.



1.



2.

aux œuvres qui racontent notre époque, au spectacle vivant dont on a tellement besoin. Un endroit sans téléphone et où l'on peut en savoir un peu plus sur nous-mêmes.» Et où la gestuelle corporelle, par sa grâce et les qualités hypnotiques de sa chorégraphie, sert un propos. Ce qui vaut aux danses contemporaines de remplir plus que jamais les théâtres et opéras, touchant un public plurigénérationnel de plus en plus sensible au langage des corps.

Benjamin Millepied ouvre l'opéra aux jeunes talents. «Durant l'âge d'or du romantisme et de l'opéra, les artistes travaillaient ensemble, se posaient des questions sociétales, créaient une académie chorégraphique afin que le ballet épouse la société qui les entourait, explique-t-il. Mon approche a également

Californie pour fonder le L.A. Dance Project et «former des artistes très jeunes ou issus des quartiers défavorisés, organiser des résidences, faire connaître d'autres chorégraphes, telles Pam Tanowitz, Madeline Hollander et Bobbi Jene Smith. Le L.A. Dance Project veut brosser le portrait de la ville et de l'Amérique, et les habitants s'y retrouvent.» Le propos de la compagnie s'articule autour de l'histoire de la danse ou du cinéma, sans éluder les terribles conditions des migrations.

«Ce qui a toujours été beau pour moi, c'est d'exprimer ma sensibilité avec le mouvement.» Cet été, Benjamin Millepied en offre une double démonstration. Sur scène, où il redevient danseur pour



3.

été influencée par les Ballets russes de Diaghilev, qui rassemblaient les artistes autour de la danse, de la musique, des arts visuels... tout ce qui me passionne. Ce passage à l'opéra reste crucial.» Millepied offre une plateforme à la jeunesse, à la diversité. Un peu trop? «On m'a très peu soutenu. Il y avait une telle ignorance, un tel manque de sensibilité! Il suffit pourtant d'imaginer un papa noir et sa petite fille assistant à un spectacle où ceux et celles qui leur ressemblent sont représentés de façon grotesque. Comment le père peut-il l'expliquer à son enfant?» En 2016, Millepied prend la tangente. Direction la

Unstill Life. En salle, avec la sortie de son premier long-métrage, *Carmen*, où la passion des protagonistes sert des convictions, tant esthétiques que politiques. Au début de notre conversation, on lui rappelle un drôle de hasard: Georges Bizet était le neveu du chanteur, pédagogue et théoricien du mouvement François Delsarte (1811-1871), dont les écrits sur le lien entre geste et émotion ont inspiré la danse moderne américaine, Isadora Duncan et Ruth Saint Denis en tête de file. Et, par ricochet, Millepied, dont les multiples grands écarts ne cessent de relier France et Amérique. ...

VESTIAIRES

CFCL, TRICOTER LA VIE
P. 54

LA FIBRE À DOMICILE
P. 60

LA CURATION
P. 63

SYMBIOTIQUE
P. 64

NOS ESSENTIELS
P. 68

LE PORTFOLIO MODE
P. 74



Photo Célia Lirmandat

TRICO- TER LA VIE



Yusuke Takahashi



Créer des vêtements porteurs de sens qui n'existent pas encore, voilà la vision de Yusuke Takahashi, designer et fondateur de CFCL, Clothes For Contemporary Life. Ce disciple d'Issey Miyake qui se rêvait architecte propose des vêtements essentiels et durables reposant sur une technique de tricot 3D.

LE TRAVAIL D'UN CRÉATEUR DE MODE n'a de sens qu'en se confrontant aux problèmes et difficultés modernes. Cette philosophie, le designer japonais Yusuke Takahashi l'a mûrie patiemment aux côtés d'Issey Miyake, l'adepte du plissage, des superpositions et des matériaux innovants. Et l'a concrétisé en créant en 2020, en pleine pandémie de Covid-19, CFCL. Un acronyme sibyllin pour Clothes For Contemporary Life (des vêtements pour une vie contemporaine) qui signe la transparence de la marque de prêt-à-porter. Car, au-delà d'un look, CFCL invente une mode issue d'un nouveau processus de production quasiment sans déchet, reposant sur une technique de tricot en 3D par ordinateur. Une mode qui collabore avec les communautés

locales. Ses initiatives lui ont valu la fameuse certification «B Corp», qui distingue les entreprises agissant dans l'intérêt général. Pas mal pour une entreprise aussi jeune. D'autant qu'elles sont peu dans l'industrie textile à avoir décroché ce Graal, et encore moins au niveau auquel prétend CFCL. Le label nippon a obtenu une note de 128 points, plus que Chloé (85,2) et Veja (84,2).

En proposant des produits essentiels faciles à porter et à entretenir, qui varient peu à chaque collection, Yusuke Takahashi offre une solution inédite. Il combine programmation 3D autour du tricot, sophistication, durabilité et confort. Et revient à ce qui fait l'essence du métier de designer : trouver des solutions à des problématiques sociétales. ...

Photos Yusuke Suzuki - Ku x CFCL Inc.

BEAU MAGAZINE: *Quel a été l'élément déclencheur pour développer votre marque CFCL ?*

YUSUKE TAKAHASHI: Avec la naissance de ma fille, il y a quatre ans, j'ai ressenti le poids des générations. J'ai réalisé que ma vie ne représente qu'un point insignifiant sur l'échelle du temps, et que mon rôle s'inscrit modestement dans la transmission des savoir-faire, des pensées, d'un environnement hérité du passé. Et puis, la pandémie a poussé les acheteurs et les consommateurs à réfléchir à la question du sens de la mode et des vêtements. A la suite de cela, ils voulaient des marques avec de nouvelles valeurs. J'ai lancé CFCL dont le but est de créer, en utilisant des techniques de tricot, des vêtements qui ont socialement du sens, qui n'existent pas encore dans ce monde.

BM: *Qu'ont-ils de particulier ?*

YT: Confortables et faciles d'usage, ils sont fonctionnels, la plupart lavables en machine, sèchent facilement et ne se repassent pas ! Nous publions le ACV [*cycle de vie, ndlr*] de chacun, et nous communiquons les matériaux utilisés au cours de la production, avec plus de 76 % certifiés GRS (Global Recycled Standard). Nous essayons de créer un vêtement sophistiqué et conscient qui peut couvrir toutes les occasions – du matin, quand vous allez poser les enfants à l'école, au drink du soir, en passant par un meeting au bureau – d'une personne urbaine et consciente.

« Notre travail est de surmonter les problématiques sociales »

— Yusuke Takahashi

BM: *Il y a des similarités entre CFCL et Issey Miyake...*

YT: Oui. C'est naturel, j'ai travaillé pour Issey Miyake pendant dix ans, j'étais designer de la ligne homme. J'aime sa vision selon laquelle les vêtements doivent être porteurs de sens, sans lien avec l'esthétique personnelle du designer. Je crois d'ailleurs que

ce qu'on appelle la continuité vient à la fois de l'héritage, du contexte, mais également de la culture et des traditions.

Par exemple, l'industrie de l'architecture japonaise s'est construite sur les travaux similaires à bien des égards de nombreux architectes, comme Kunio Maekawa, qui a œuvré dans l'atelier de Le Corbusier, le père de l'architecture moderne. Ou Kenzô Tange [*une des figures de proue de l'architecture internationale d'après-guerre, ndlr*], qui a été l'élève de Kunio Maekawa, avant de devenir à son tour indépendant après son retour au Japon. L'industrie de la mode a une histoire plus récente, mais j'espère que la même chose va se produire.

BM: *Vous êtes autant passionné d'architecture que de mode ?*

YT: Enfant, je me rêvais architecte, comme mon grand-père. Puis, au lycée, j'ai été obsédé par l'idée d'être à la mode. Je me souviens de ma mère, journaliste de mode, me parlant déjà d'Issey Miyake. J'ai fini par me lancer dans des études en design textile en pensant pouvoir combiner mode et design. A la fac, j'ai développé une passion pour les fauteuils de designers et la « Honey-Pop Armchair » de Tokujin Yoshioka en particulier. J'ai appris qu'il avait travaillé au Miyake Design Studio, je me suis dit que, si j'y allais également, je pourrais peut-être devenir designer d'intérieur ou produit.

Mais c'est en étudiant à l'étranger que j'ai pris conscience de mon identité japonaise. Rejoindre Issey Miyake est devenu une évidence. Plus tard, j'ai remporté le Soen Awards, un tremplin pour les jeunes designers japonais, et j'ai décroché un poste au sein du Miyake Design Studio. En réalité, plutôt que de devenir designer de mode, j'ai toujours eu une envie très forte de travailler avec Issey Miyake [*qui est décédé en 2022*]. Pour être honnête, même encore aujourd'hui, je ne sais pas trop ce que c'est qu'un créateur de mode.

BM: *Quelle est la fonction du design ?*

YT: Ces dernières années, beaucoup de choses ont affecté la vie des gens : l'évolution de l'IA [*intelligence artificielle, ndlr*], la conscience des urgences environnementales, la mise en place du télétravail, la diversification de nos alimentations, les pandémies, guerres, inflations. Le travail des designers de mode n'a de sens que s'il aide à surmonter des problématiques sociales. ...



Photos CFCL Inc.

HOSPITALITÉS

UNE ROSE ANGLAISE
P. 86

**LA CUVÉE
DES TEMPÉRATURES
QUI AUGMENTENT**
P. 90

LE PLAT FÉTICHE D'ICH&KAR
P. 92

LA CURATION
P. 93

**THE SOCIAL FOOD
À BARCELONE**
P. 94

NOS ESSENTIELS
P. 98



Photo The Social Food



UNE ROSE ANGLAISE

Qui se cache derrière Rose Bakery, l'enseigne qui a lancé la mode des cantines healthy de Paris, Tokyo et New York ? Une mamie anglaise qui rêvait d'épouser le prince Charles ? Une militante du bien-manger ? Une fine connaisseuse des tendances qui a su reconnaître le bon filon ? Sans doute un peu de tout cela à la fois. Rencontre, à Londres, avec Rose Carrarini.

RÉVÉLATION SHOCKING POUR SES FANS, qui associent le prénom à des plaisirs sains et gourmands : elle s'appelle en fait Rosalind ; Rose est le prénom de sa grand-mère, qu'elle a fait sien. Elle nous accueille avec chaleur, petite dame anglaise souriante dans son jogging cosy de velours gris, le visage sans fard. Rose Bakery est sa marque de fabrique, exportée de Paris à New York, à Los Angeles, à Tokyo, et ici, à Londres.

Un miroir de sorcière au mur, des fruits frais dans la corbeille, des portraits de famille sur la console en bois, rien d'ostentatoire dans cette

maison qui reflète la simplicité de Rose Carrarini, qui s'est imposée en plus de trois décennies comme notre grannie gâteau, elle qui n'aime pas les choses trop sucrées.

Son intérieur, au gré des allers-retours transmanche de la propriétaire, cherche encore son âme, mais sa cuisine, elle, n'a jamais perdu la sienne. 100 % maison, « 99 % bio ». Une cuisine éthique avec de bons produits de saison, une partition anglo-méditerranéo-japonaise, symphonie pour brocolis, asperges et quinoa.

Quiches, pizzettes, *carrot cakes* et autres granolas... constituent la farandole des joies des tea-rooms et restaurants Rose Bakery. La maison mère se trouve depuis 2002 au 46 bis, rue des Martyrs, Paris 9^e, avec son *deli* à emporter et son épicerie, tout près, rue de Navarin. Hors du QG bobo, la croissance fut des plus organiques : les visiteurs du Musée de la Vie romantique, de la Maison de Balzac ou du Jeu de Paume, dans le jardin des Tuileries, les clients du Bon Marché Rive Gauche et, depuis peu, les lecteurs de la Bibliothèque nationale de France Richelieu connaissent bien ces lieux gourmands où les produits sont frais et la clientèle, élégante. ...



La terrasse donne sur un jardin en perspective.



Une architecture typiquement anglaise.



Rose Carrarini dans sa cuisine aux accents british.

Ici, peu de restes, pas de gâchis. Tous les légumes achetés seront cuisinés le matin et vendus dans la journée. L'engagement pour l'environnement de Rose Carrarini vient de loin, quand cette «*ex-hippie*» – c'est son expression – traquait dans les rares magasins bio de Londres les «*carottes très très moches*» pour nourrir ses enfants. Un bilan *fifty fifty*: sa fille est végane, mais son fils, lui, reste «*un viande et patates boy*» à l'anglaise.

Une culture très britannique

Malgré un mari français, des décennies parisiennes, de nombreux voyages, Rose Carrarini affiche une culture très *british*: pas question de rater le couronnement, qu'elle tenait à voir à la télé dans son pays de naissance. «*C'était magnifique! Enfant, je rêvais d'épouser le prince Charles, il n'a que quelques années de plus que moi.*» Autour d'un café, dans sa cuisine-salle à manger avec vue sur jardin, elle confie avec son petit accent à la Birkin avoir «*envie de passer plus de temps en Angleterre maintenant.*»

Rose profite d'un rayon de soleil pour nous montrer ses rosiers, des David Austin, et son érable du Japon. Elle s'intéresse à ses parterres,

« J'avais envie de respirer loin de la ville. Paris peut être bruyant et stressant »

— Rose Carrarini

mais parle d'un «*work in progress*». Elle a bien essayé de faire pousser des groseilles à maquereau (*gooseberries*), mais les oiseaux les ont picorées. Les quelques herbes aromatiques et autres légumes, les animaux (renards, chats) les ont saccagés. Pendant près de dix ans, elle possédait une maison «*écologique*» en Normandie, vendue il y a un peu plus de quatre ans pour acheter cette demeure de l'autre côté de la Manche dont elle apprécie les arbres «*énormes*» et l'absence de vis-à-vis. «*J'avais envie de respirer loin de la ville. Paris peut être bruyant et stressant.*»

Surtout, elle a eu envie de se rapprocher de ses petits-enfants, qui vivent tout près. Elle met d'ailleurs la dernière main à un livre de recettes sucrées



Sur sa table, asperges de saison et fleurs du jardin.

et salées pour enfants, à paraître l'an prochain chez Phaidon. Ce sera son troisième ouvrage. Pendant le confinement, elle a donné des leçons de cuisine vidéo par Zoom à Elijah, son petit-fils de 13 ans.

Le déclic, au Japon

Rose est une autodidacte. Même si sa mère cuisinait très bien, rien ne la prédisposait, elle qui a fait les Beaux-Arts à Londres, à devenir chef. Le déclic a eu lieu lors d'un séjour au Japon. Elle raconte: «*Mon frère [Adrian Joffe, patron des concept stores Dover Street Market, très connus des amateurs de mode, ndlr] et son épouse [la célèbre créatrice japonaise Rei Kawakubo de Comme des Garçons, ndlr] nous ont amenés dans un petit resto de six tables, pas plus. Il y avait une femme, et c'était une brigade de filles uniquement. Ce n'était que des petits plats, et ça m'a impressionnée. C'était extrêmement simple.*»

«*On voyageait beaucoup pour le travail dans la mode, mais ce qui nous intéressait, c'était d'aller sur les marchés, dans les magasins qui proposaient de bons produits, au Japon, en Italie...*» Lorsque les enfants sont arrivés, il a fallu trouver une source moins

aléatoire que les revenus des collections maille sur lesquelles elle travaillait. «*On s'est dit: "On va ouvrir un petit truc à Londres."*» Ainsi est né, en 1988, Villandry (en référence au célèbre potager ornemental, dans le Val de Loire), l'ancêtre de Rose Bakery, dans le quartier de Marylebone.

«*On avait le fromage du maître affineur Philippe Olivier [mort il y a peu, ndlr] de Boulogne-sur-Mer [dans le Pas-de-Calais, ndlr], un coin sandwiches, du super-miel de Provence, du chocolat. Tous les produits de France que j'aime.*» Par la suite, une pièce s'étant libérée, les clients ont pu s'asseoir et «*manager des choses simples, de la soupe.*»

« Quand nous avons commencé, il n'existait rien d'autre comme nous »

— Rose Carrarini

Jean-Charles, son mari, a joué un rôle essentiel à ses côtés. Leur petit empire, ils l'ont fait croître ensemble, jusqu'à compter aujourd'hui sur une équipe d'une soixantaine de personnes. Les chiffres, Rose, ce n'est pas son truc. «*Je ne sais pas, il faut demander à Jean-Charles*» est une phrase qui revient souvent dans la conversation. Le partage de tâches est clair dans leur attelage professionnel. «*Moi, je m'occupe de la cuisine, des recettes, et lui, du reste.*» Il est à Paris où ils se sont installés quand les enfants sont devenus grands. Elle se souvient de la rencontre chez Liberty avec ce Français «*différent*», avec «*ses cheveux longs en désordre*».

Dans un milieu où tout se démode si vite, le plus difficile est de se maintenir, savoir se renouveler sans trahir la qualité. «*Quand nous avons commencé, il n'existait rien d'autre comme nous.*» Elle a suivi son instinct, ses envies. Rien n'était planifié. Depuis, on a vu fleurir un peu partout les comptoirs de cantines *healthy* à consonance anglo-saxonne. Un vrai mouvement. Son idée première, c'était d'apporter la France aux Londoniens. Elle a fini par apporter un peu de l'Angleterre aux Parisiens, et bien au-delà. ●

SITE WEB : rosebakery.fr

BEAUTÉS

À L'ENCRE HOLISTIQUE
P. 106

**FRAGRANCES VIVANTES
LES SECRETS
DES MILLE FIORI**
P. 112

PRENDRE LA VAGUE
P. 116

LA CURATION
P. 119

**LE COURS DE L'ENCENS
EST-IL À LA HAUSSE ?**
P. 120

LES CITÉS D'OR
P. 122

LE COUCHER DE SOLEIL
P. 127

NOS ESSENTIELS
P. 128

Photo Carine Boyadjian-Leroy

À L'ENCRE HOLLISTIQUE

Les guérisseurs de nombreuses civilisations à travers le monde le savent depuis des siècles : les tatouages accompagnent la spiritualité et peuvent aussi panser les plaies du corps.

Photo Isabell Nilsson Wedin



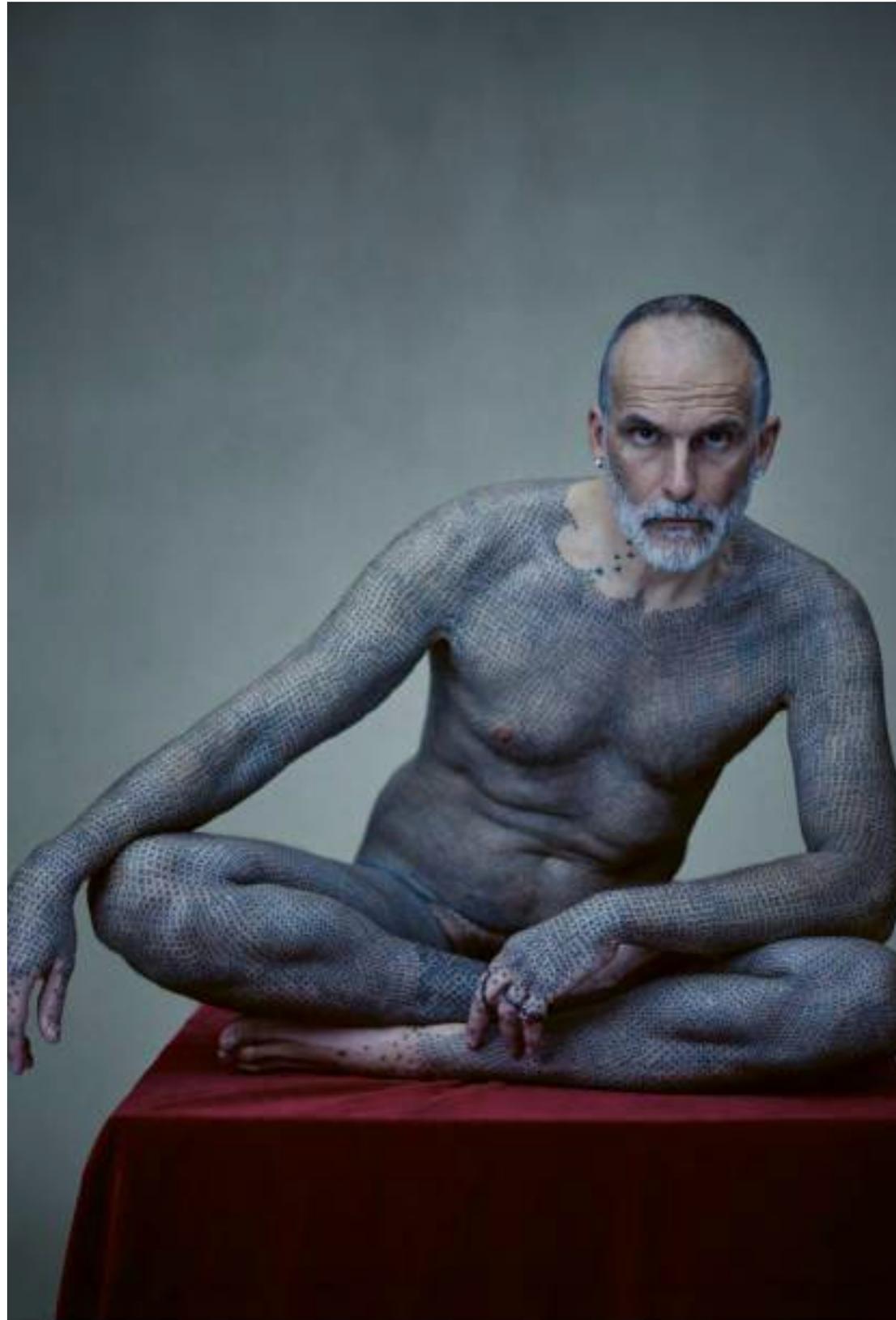


Photo page précédente : Whang Od, 106 ans, Philippine de la tribu des Kalinga, transmet son art du tatouage thérapeutique.

Alfredo Meschi, militant végétalien italien, s'est fait tatouer 40 000 croix sur le corps en moins d'un an. Les croix symbolisent la quantité d'animaux tués pour la nourriture, chaque seconde.

Photo Patrick Swirc/Modds

LE studio d'Isa Myling se niche dans une cabane en bois au milieu d'une forêt de la région côtière de Norrtälje, au nord de Stockholm, en Norvège. Un sanctuaire aux allures de temple dédié au bien-être, avec des cristaux posés sur un autel, des effluves d'encens – de la sauge pour purifier, du millepertuis pour protéger – et des mélanges de tisanes à base de passiflore, de mélisse et de camomille pour détendre le système nerveux avant chaque séance. « Depuis une dizaine d'années, il y a une véritable renaissance moderne autour de l'art du tatouage, une approche plus holistique qui renoue avec les pratiques spirituelles de nos ancêtres, des peuples tribaux et païens, avant leur diabolisation par le christianisme », avance la jeune femme au corps noirci de tatouages. Elle a commencé à s'encren les bras et les jambes pour recouvrir les traces de ses anciennes scarifications. Elle voulait des motifs qui lui apportent de la joie. « Les tatouages ont ce pouvoir de nous aider à panser les blessures de l'âme et de la chair, à faire la paix avec les parties meurtries ou mal aimées de notre corps et à reprendre confiance, raconte-t-elle. La magie du sang qui s'opère à travers l'incision, une façon de renaître plus fort. » Comme une transformation alchimique.

Un traitement quasi thérapeutique que l'anthropologue américain Lars Krutak avait déjà rapporté en 2013 dans son article « The Power to Cure: A Brief History of Therapeutic Tattooing »⁽¹⁾ : « Que ce soit à des fins préventives, curatives ou spirituelles, de nombreux peuples à travers le monde ont eu recours au tatouage médicinal », note-t-il.

Otzi en est le plus ancien témoin à ce jour. Cette momie retrouvée en 1991 dans un glacier du Tyrol affichait encore sur sa dépouille vieille de cinq mille ans des lignes, des cercles et des croix. Au total, une soixantaine de marques gravées sur sa peau, principalement au niveau des articulations, qui, examens radiologiques à l'appui, révèlent des zones de blessure ou d'arthrite importantes.

« Le tatouage est perçu comme étant la part du corps la plus digne d'intérêt »

— David Le Breton, anthropologue

Apo Whang-Od, 106 ans, vient de faire la couverture de *Vogue* Philippine. Tatouée de la tête aux pieds. Chez les Kalinga, une tribu du nord des Philippines à laquelle elle appartient, « ces symboles sacrés devaient accroître la beauté des femmes, leur fertilité et, dans certains cas, prévenir le goitre, une carence en iode fréquente dans la région. Tandis qu'ils récompensaient les prouesses guerrières des hommes et leur offraient une protection », précise le spécialiste du tatouage tribal.

« Aujourd'hui, aux côtés des nombreux touristes, beaucoup de Philippins de la diaspora viennent dans notre village de Buscalan pour se faire tatouer selon l'art ancestral du batok, confie Grace Palicas, 27 ans, l'arrière-petite-nièce d'Apo Whang-Od. Il suffit de deux bâtons de bambou, d'une épine de pamplemoussier trempée dans du charbon de bois et d'une maîtrise sans ...

INTÉRIEURS

**STUDIO FOLKLORE
LE POUVOIR DES FLEURS**
P. 136

BRUXELLES LABEL
P. 140

**L'ARCHITECTURE
EST UN PAYSAGE**
P. 148

**LA COMMUNICATION
PEUT-ELLE
DEVENIR ÉCOLO?**
P. 154

LA CURATION
P. 157

NOIR C'EST NOIR
P. 158

NOS ESSENTIELS
P. 162



Photo Ali Sallusti

LE POUVOIR STUDIO FOLKLORE DES FLEURS

Paola Mckenna a cru trouver sa voie dans le macramé avant de découvrir le savoir ancestral de l'estampe botanique. Cette Colombienne installée à Madrid teint désormais soie et coton en transférant de délicates fleurs de coquelicot ou de pissenlit. Comme un herbier sur tissu qui communique avec la nature et le rythme des saisons.

« SEIS MINUTOS Y QUE SEA LO QUE DIOS CREA », annonce Paola Mckenna, en riant et en croisant les doigts. Six à sept petites minutes pour que la magie opère, pour que la vapeur capture la délicate empreinte des fleurs récoltées sur un grand carré de soie. Ce matin d'avril, nous suivons la fondatrice de Studio Folklore du champ au studio à la découverte de l'estampe botanique. Direction Bamba Flores, une ferme locale de fleurs de saison pour cueillir les tulipes rescapées des 34 °C de la veille qui redéfinissent brutalement la saison habituelle. En chemin, arrêt sur le bord de la route pour glaner quelques coquelicots, pissenlits, aneth sauvage, immédiatement pressés entre les pages de son herbier corné.

Originaire d'un petit village à une heure de Bogota, l'artiste colombienne rencontre à Buenos Aires, en Argentine, son mari irlandais, qu'elle suit à Dublin. S'ensuivent des années de communication et de visual merchandising peu épanouissantes, puis

une envie de se reconnecter à un quotidien plus créatif. C'est ainsi que naît son label autour du macramé. En 2019, attiré par la douceur de vivre madrilène, le couple pose ses valises dans la capitale espagnole.

Avec ses créations qui pendent au plafond, ses bouquets de fleurs séchées qui attendent leur tour, Studio Folklore, au cœur du quartier madrilène de Lavapiés, est une ode à la beauté. Cette ancienne poissonnerie nichée dans le marché couvert de San Fernando est le refuge de Paola, dédié à la teinture naturelle depuis un an et demi. La pratique de l'artisanat s'articule autour de trois techniques : l'immersion, l'indigo et l'estampe botanique, qu'elle enseigne au quotidien à ses élèves.

Son coup de foudre pour cet artisanat ancestral remonte à 2017 lorsqu'elle veut teindre ses macramés. Depuis, plus question de tressage, elle se consacre entièrement au rythme de l'art ...



textile. La fabrication d'une seule de ses pièces, comme ces iconiques chaussettes de sport fleuries, peut prendre jusqu'à trois jours. Qu'importe le temps passé qu'elle ne répercute pas forcément sur son prix de vente. La durabilité de son activité provient à 80 % des ateliers de transmission qu'elle anime. Paola cherche avant tout un équilibre afin de garder ses pièces accessibles et soutenir ses valeurs.

« Certaines plantes impriment un dessin quasi anatomique, alors que d'autres s'évanouissent »

— Paola Mckenna

Mais elle savoure par-dessus tout ce jeu avec la nature : *« C'est toute la beauté du processus. Chaque saison offre ce qu'elle a de meilleur : cosmos et mimosa au printemps, fleurs sublimes en été, feuilles gorgées de tannin en automne... En hiver, j'expérimente à partir des matériaux glanés au fil de l'année »*, confie-t-elle joyeusement.

Dans son atelier, Paola compose sa nature morte à même la soie humide, et spontanément, elle retrace notre promenade : fragiles coquelicots, pissenlits, pétales d'une tulipe, feuilles de sauge... *« Chaque plante réagit différemment à l'estampage. Certaines impriment un dessin quasi anatomique, alors que d'autres s'évanouissent, ne laissant qu'une trace abstraite de leur passage... J'aime travailler à partir des matériaux glanés au fil de l'année »*, confie celle qui a appri-voisé son angoisse du blanc pour tendre vers une esthétique plus minimaliste en accord avec *« la rarefaction de nos ressources »*. Puis elle enroule son tableau végétal autour d'un tube de cuivre et le plonge dans une marmite de vapeur d'eau en guise de chambre noire. Au bout de quelques minutes, elle dévoile l'essence des fleurs. Chaque fois, une œuvre poétique ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. *« Seis minutos y que sea lo que Dios crea »* (*« Six minutes et advienne que pourra »*). ●

ADRESSE : Studio Folklore - Paola Mckenna, Mercado de San Fernando, Calle Embajadores 41, Local 3, Madrid, Espagne.
 INSTAGRAM : @studiofolklore
 SITE WEB : studiofolklore.net



1.



2.



3.



4.

Page précédente :
 Les dernières tulipes de la saison, cueillies chez Bamba Flores.

1. A peine glanés sur le bord de la route, les coquelicots sont déposés délicatement dans l'herbier de Paola.
2. Dans l'atelier, les tulipes qui ont survécu aux fortes chaleurs trempent dans l'eau.
3. Paola compose la nature morte de fleurs et feuilles, retraçant notre promenade, à même la soie.
4. « Socquettes botaniques » vendues à l'atelier et sur le site de Studio Folklore.
5. Le résultat de notre éco-impression sur un grand carré de soie.



5.

VOYAGES

**BRÉSIL,
L'ART AU FIL DE L'EAU**
P. 170

DESSINE-MOI UN SOUVENIR
P. 176

BLANCS D'ESPAGNE
P. 178

LA NOTICE
P. 182

**L'ESSENCE
D'UNE DESTINATION**
P. 183

**TOKYO,
INSÉREZ VOTRE PIÈCE**
P. 184

NOS ESSENTIELS
P. 186

LA GRILLE
P. 192

**LA BANDE-SON
DE FRANZ FERDINAND**
P. 193



Photo Lalié Roubaud

169

L'ART AU FIL DE L'EAU

Quand les pêcheurs deviennent artistes, c'est tout un village qui se transforme. Dans le Nordeste brésilien, au bord du rio São Francisco, Ilha do Ferro a depuis quelques années une renommée internationale grâce à ses villageois.

IL FAUT PRENDRE UNE LONGUE PISTE CABOSSÉE et ravinée par les eaux de pluie et la suivre jusqu'au bout. Ilha do Ferro est un petit village à quatre heures de route de Maceió, la capitale de l'Etat de l'Alagoas. Cinq cents habitants et des maisons basses et colorées. Une destination qui se mérite. Ici, au lever du jour, quand les écoliers rejoignent leur petit établissement, les premières barques et voiliers traditionnels s'élancent sur le mythique rio Saõ Francisco. Le fleuve ondule sur cinq Etats du Brésil, soit plus de deux mille huit cents kilomètres. C'est pourtant dans ce coin reculé que rayonne une nouvelle scène artistique.

Il y a trente ans encore, « a Ilha » vivait des eaux poissonneuses de son fleuve, de ses charpentiers de marine, de la qualité de ses broderies traditionnelles. Jusqu'à ce que la construction de gigantesques barrages et centrales hydrauliques entraîne une baisse des eaux, un ralentissement du transport fluvial, des commandes des chantiers, et la disparition de plusieurs espèces aquatiques. Un jour, Celso Brandão, photographe et collectionneur d'art, et Carmen Dantas, muséologue, débarquent ici afin d'approfondir leurs recherches sur la broderie pratiquée par les femmes du village. Ils rencontrent Fernando Rodrigo dos

Santos, aka Seu Fernando. Sous son abri de palmes dominant le fleuve, le charismatique personnage, autrefois pêcheur, grave des poésies en boucle sur ses tabourets aux pieds multiples. Sa main se laisse guider par les formes des racines ou des branches qu'il ramasse en même temps qu'il conte des histoires en alexandrin.

Il y a trente ans encore, Ilha do Ferro vivait des eaux poissonneuses de son fleuve, de ses charpentiers de marine

Celso et Carmen lui achètent ses premières pièces et participent à son rayonnement. Les esprits curieux de la région commencent à s'intéresser à Fernando. Dans les années 1990, Maria Amélia Vieira et Dalton Costa, eux-mêmes artistes, ouvrent une galerie à Maceió. L'endroit compte plus de 2500 œuvres d'art. Ils représentent désormais la plupart des artistes locaux. *Vogue* Brasil leur a même consacré une ...

Photo Celso Brandão



1.



2.



3.



4.



5.



6.



7.



8.



9.



10.

couverture, les meilleures institutions culturelles du Brésil et la Design Week de Milan les exposent, les collectionneurs les achètent. Et «a Ilha» devient la destination où les artisans transforment la nature en art. La plupart sculptaient, enfants, des bateaux miniatures qu'ils lançaient sur le fleuve. Ils maîtrisent le maniement du couteau, connaissent la tendresse des essences de bois. Et puisent leur inspiration dans les entités qu'ils vénèrent.

Petronio sculpte des personnages hybrides semblant surgir de troncs mal équarris, Valmir, des

bancs et des chaises à partir de bois rescapé des rivières voisines. Ses créations à mille bras se terminent par des oies à têtes doubles, des chats aux dents aiguës, ses bancs affichent une tête de cheval et une queue de poisson...

Il y a aussi l'atelier très fréquenté d'Aberaldo, qui sculpte des personnages à son image, magiques, secs et songeurs. Et aussi les oiseaux multicolores, au toucher satiné de Vieira, rêveur solitaire très coté sur le marché de l'art au Brésil. L'atelier de Seu Fernando, géré de nos jours ...

Photos André Dantas - Celso Brandão
Lilie Roubaud - Banjee

Photo page précédente :

Course de canoas de toldas sur le fleuve São Francisco.

1. Galerie et résidence d'artistes Cabra da Ilha.
2. Course de canoas de toldas sur le rio São Francisco.
3. Restaurant da Bia.
4. Mestre Seu Fernando, poète et sculpteur des années 1990, fondateur de l'atelier Boca do Vento.

5. Dévotion.
6. Sculptures de Mestre Aberaldo.
7. Chaise-sculpture de Mestre Valmir.
8. Char à bœufs transportant les feuilles de cactus à la laiterie voisine.
9. Sculptures de Mestre Vieira. Collection particulière @celsoqbrandao.
10. Descente du fleuve en canoa.